

# UN AN DE CAMPAGNE

Steve Golliot-Villers

**raconter la vie**

*L'auteur s'inscrit sur une liste électorale pour les Municipales de sa ville.*

---

J'ai un problème : je vais devenir un « politique ».

Si au premier de l'an, un fêtard éméché m'avait prédit que je passerais une grande partie de 2013, et le début de 2014, à prêcher dans le désert électoral pour obtenir quelques bulletins, je lui aurais probablement mis une grande claque dans le dos en lui disant : « Toi, tu es un petit rigolo ! » Mais le destin est parfois plus farceur que tous les noceurs du réveillon réunis.

Je me suis déjà impliqué dans plusieurs campagnes, nationales et locales, j'ai même été encarté au Parti Radical Valoisien mais malheureusement – comme bon nombre de ceux qui ont voulu contribuer depuis la base aux grandes manœuvres de la politique politicienne – j'ai été déçu et ne pensais pas remettre le doigt dans ce genre d'engrenage.

Janvier 2013, lors de l'inauguration d'un projet que j'ai monté avec quelques amis quadragénaires, je rencontre une conseillère municipale de ma ville. Une conversation fort banale s'engage avec cette élue d'opposition, cette personne me laisse un sentiment de curiosité inassouvie, mêlée de l'habituelle méfiance qu'il est de bon aloi de ressentir à l'encontre des vrais « politiques ».

Une quinzaine de jours plus tard survient un problème de voirie concernant mon local, et puisqu'elle m'avait laissé sa carte, je recontacte ladite conseillère pour lui exposer mon problème. Pourquoi elle ? Parce que dans une ville de 120 000 habitants, les services municipaux sont suffisamment vastes pour pratiquer une forme élaborée de ping-pong administratif lorsqu'il s'agit de trouver à quel interlocuteur faire part de son grief, et lequel aura le pouvoir de le gérer. Je préfère donc qu'une personne introduite au sérail intercède en ma faveur.

Le rendez-vous est fixé dans les 10 jours, la conseillère se déplace pour me rencontrer : un bon point pour elle. Nous nous entretenons du problème de voirie, elle m'explique alors par le menu les difficultés que je vais rencontrer pour obtenir sa résolution, réunions et commissions se dressant sur mon chemin. S'ensuit une discussion sur l'organisation des services municipaux

puis sur les problèmes plus généraux rencontrés par la ville, sa gestion et son avenir. Nos vues convergent sur la majorité des points que nous abordons : entre centristes, nous évoluons en terrain commun. Au terme de cette discussion, nous nous promettons de nous revoir, à l'occasion. Ce que nous faisons une quinzaine de jours plus tard. Là, elle me propose de but en blanc de la rejoindre sur la liste qu'elle est en train de monter pour les municipales 2014.

J'accroche sur le personnage : quadragénaire, franche, agrégée d'économie et de gestion, la tête sur les épaules et un tempérament combatif. Elle monte une liste « société civile » constituée de gens de tous bords, presque sans « professionnels » de la politique, dédiée à la proposition d'un véritable projet pour la ville.

Une seconde avant sa proposition, je n'avais jamais envisagé de briguer un mandat. Faire un peu de militantisme, de la conversation politique de comptoir, refaire le monde entre amis et râler à l'apéro, ça je l'avais déjà fait – souvent même. Mais je n'avais jamais eu la moindre ambition électorale, cela ne m'était tout simplement jamais venu à l'esprit. Seulement, le raisonnement qui me passe par la tête à ce moment précis est d'une impitoyable simplicité : et si au lieu de râler devant la télé, le journal ou des amis et une bouteille de rosé, si j'essayais de mettre les mains dans le cambouis ? Autant pour ceux qui pensent que tous les candidats sont des accros du pouvoir : ma décision n'est ni liée à un gain de pouvoir personnel, ni à un gain de notoriété, encore moins motivée par l'appât du gain : au moment de dire « oui » je ne pense qu'à essayer de faire bouger les choses dans ma ville. Ma motivation : le ras-le-bol du statu(s) quo.

Cette ville est une agglomération de 120 000 habitants, surendettée, quasiment dépourvue d'industrie ou de grandes entreprises. Elle fait face à de gros problèmes économiques et sociaux : taux de chômage très élevé, centre-ville à l'agonie, quartiers délaissés, tensions intercommunautaires. Notre ville est la dernière d'absolument toutes les rubriques d'un classement des villes de plus de 100 000 habitants paru dans la presse nationale.

Un terreau idéal pour que les arguments de l'extrême fassent germer un vote massif à la droite de l'actuelle municipalité, elle-même issue d'une droite vieillotte, aux commandes de la ville depuis le milieu du siècle dernier, d'abord de père en fils, puis de fils en dauphin. La gestion de la ville est

gravement déficitaire, totalement opaque, certains chiffres sont difficiles à avoir, à moins d'un travail harassant. Un grave scandale de fraude électorale lors des dernières municipales, entraînant un deuxième scrutin après l'invalidation du premier, n'a fait que renforcer la méfiance des électeurs vis à vis de leurs édiles. Surtout quand le maire fraîchement réélu, malgré le scandale, s'empresse de démissionner pour prendre la présidence de la communauté d'agglomération. Le climat est malsain. C'est donc à tout cela que nous avons l'ambition de nous attaquer.

Mises au point :

- Ma vision de cette campagne sera probablement faussée, partielle, du fait que j'ai cru en notre projet, et qu'aujourd'hui j'y crois encore.
- Peut-on s'engager dans ce genre d'aventure de manière totalement désintéressée ? Non, je ne crois pas, mes vieux restes de morale kantienne me font garder présent à l'esprit que l'on fait toujours tout, in fine, pour soi, même lorsque l'on pense agir pour le bien commun : ne serait-ce que la satisfaction que l'on en retire est une forme de profit.
- Suis-je différent du fait de mon engagement ? Non je suis toujours le même, je prends juste parfois un peu plus de pincettes avec certaines personnes, qui en d'autres temps auraient épuisé mon capital diplomatie fort rapidement. Je réfléchis un peu plus avant de parler, je ne veux pas dire trop de bêtises.

Avant l'été, nos premières réunions se font autour d'un café, chez l'un ou chez l'autre : les élections sont dans un peu moins d'un an, cela semble loin, en même temps terriblement proche. Nous rencontrons nos nouveaux camarades de lutte, l'équipe s'étoffe, majoritairement des quadras à ce stade de l'aventure.

Cela fait du bien de voir des « jeunes » s'impliquer, surtout quand ils sont issus de la société civile : commerçants, artisans, patrons de PME, indépendants, fonctionnaires, chômeurs. La diversité est un principe fondateur du groupe en train de se former, la parité aussi. Pas une parité de façade, comme dans ces vieilles sections locales de partis nationaux dominés par quelques quinquagénaires et sexagénaires mâles, d'irascibles barbons qui ne pensent aux femmes que pour se conformer à la loi lors de la constitution de la liste.

Au sein de l'équipe c'est un principe naturel. Chacun s'implique en fonction

de ses capacités nonobstant son sexe, son âge, sa profession ou sa minorité « visible » (ou pas). Tout cela peut sembler un peu utopique ou idéaliste, mais c'est ainsi que notre candidate voit les choses et c'est ainsi que nous les faisons.

Passé l'été, nous commençons à structurer le groupe, à définir qui fait quoi. Nous créons un nom et un logo pour la liste, l'identité visuelle étant vitale à la promotion de notre nouvelle entreprise. Cela donne aussi une réalité, un caractère concret, presque tangible au processus en cours. Nous attaquons le travail de terrain, nous allons à la rencontre de nos électeurs potentiels pour faire remonter de la matière politique et entamer les processus de réflexion qui vont aboutir à la rédaction de notre programme. Nous recrutons aussi de nouveaux membres, il y a de plus en plus de sujets à traiter et de choses à faire.

A ce moment de la campagne, chacun de nous fait son « coming out » politique. Nous sommes dès lors catalogués « politiques », nos motifs sont a priori jugés dignes de suspicion. Apparaissent les premières critiques, les premières railleries, celles-là et bien d'autres qui ne nous lâcheront plus jusqu'aux élections : « Toi, de la politique ? Je te croyais honnête ! », « Voter, ça ne sert plus à rien de toute façon, rien ne changera, jamais ! » « Une liste sans étiquette, c'est bien ! Mais je ne voterai pas pour vous, je vote "utile" ». », « Tu n'as pas peur de perdre des clients en t'affichant ainsi ? », « Voter, c'est pour les moutons ! », « Je vous aime bien, mais une fois que vous serez élus vous deviendrez comme les autres ! » « Votre programme est bien, mais je vais voter extrême pour donner un coup de pied dans la fourmilière. », « Les centristes, ça n'existe pas, vous êtes forcément à droite ou à gauche (en général de droite pour les électeurs de gauche et de gauche pour les électeurs de droite). Les sans-étiquettes, ça n'existe pas, au deuxième tour vous vendrez votre âme au plus offrant. »

Chaque jour sur les réseaux sociaux (ma partie), je lance des débats, publie des articles, réponds à des questions ou attaque les propositions des différents adversaires. Je m'aperçois que le plus gros du combat ne portera pas d'emblée sur la gestion de la cité, sur la vraie « politique » ; le premier écueil à surmonter est la désaffection des électeurs pour les urnes. Avant qu'ils votent pour nous, ils va falloir convaincre nos concitoyens de voter tout court. La perte de confiance dans le système démocratique est immense.

Lire ou entendre dans les médias qu'un abysse s'est creusé entre le peuple et ses représentants, c'est une chose ; en faire l'expérience au quotidien pendant un an est autrement plus prégnant. Les plus jeunes ne votent pas, par rébellion, par posture antisystème, voire par indifférence, ils ne se sentent tout simplement pas concernés ; les plus âgés ne votent plus par déception et résignation, et aussi surtout par indifférence.

Il me faut encore et toujours leur expliquer à quel point une élection municipale est importante, à quel point son résultat peut influencer sur leur vie de tous les jours. Parfois je dois rappeler le prix payé par nos aïeules et nos aïeux, leurs guerres et leurs luttes pour obtenir ce droit et pour le conserver.

Et combien paieraient certains citoyens de pays encore sous le joug de féroces dictateurs pour avoir le droit de voter comme nous. Je me fais traiter de « moralisateur » ou de « vieux con », ça me fait tout drôle, j'essaye de ne pas m'énerver, de ne pas répondre trop vertement : je représente d'autres que moi.

Je passe des heures chaque jour à faire mon travail de militant et de candidat, sur le net et dans la vraie vie. Les réunions se font plus rapprochées. Ma compagne commence à trouver tout cela un peu lourd. Lorsque je lui ai demandé l'autorisation de me lancer dans l'aventure, car je savais que cela allait impacter notre vie, c'était sans réaliser à quel point tout ce cirque allait s'incruster dans notre vie quotidienne : préparer les élections est un travail très prenant. Elle ne veut pas prendre part à la campagne mais elle me soutient quand même, elle me dit qu'elle admire ma capacité d'implication. Le premier grand meeting, présence obligatoire, tombera le soir ou nous devons fêter notre deuxième anniversaire de rencontre, elle ne l'oubliera pas.

En parallèle, il faut que je continue à faire tourner mon activité professionnelle tout en essayant de ne pas trop « prendre la tête » à mes clients – la campagne me trotte dans la tête 24 heures sur 24. « Tu n'as pas peur de perdre des clients en t'impliquant aussi ouvertement ? » ; commerce versus politique : je ne compte pas faire profil bas aux dépens de mon engagement pour sauvegarder mon activité économique. J'avais conscience des risques lorsque j'ai accepté l'aventure. Si l'on ne peut pas être fier de son engagement, c'est qu'il n'est pas sincère.

L'automne arrive et avec lui les premières grosses réunions, nous formons

des commissions afin de pouvoir proposer un programme digne de ce nom pour chaque sujet, chaque enjeu, chaque problème. L'équipe s'est étoffée, j'ai un peu de mal à retenir les noms de chacun, la moyenne d'âge a augmenté. Les jeunes, étudiants et jeunes actifs, sont très difficiles à mobiliser. Ceux qui s'intéressent à la politique sont déjà encartés, ailleurs forcément, les autres ont d'autres chats à fouetter.

Nous ouvrons une permanence, la flexibilité de mes horaires me permet de prendre quelques demi-journées par semaine. C'est une ancienne papeterie, joutant une librairie catholique, le local est spacieux, bien éclairé, propre. Je n'y vois pas passer beaucoup de monde, à part le staff de campagne. Je passe mon temps sur Internet à poursuivre mon cybermilitantisme en buvant du thé. Je rencontre quand même beaucoup de gens « dans la vraie vie », mais plutôt dans les lieux publics, autour d'un café.

Notre candidate obtient ses premières interviews dans la presse locale, elle s'en sort très bien. Le maire sortant ne cesse de commettre des erreurs de communication, son bilan est catastrophique : tous les espoirs sont permis. Pour l'instant, il y a 5 listes en concurrence : à droite, l'équipe sortante et la liste extrême, à gauche deux listes de gauche modérée, et nous au centre. La partie est jouable, l'électorat ne devrait pas trop se disperser.

Premier meeting : fréquentation au-delà de mes espérances, un dernier brin de scepticisme s'envole : je ne me suis pas engagé dans cette aventure en pensant perdre, mais avec les réserves qu'un pessimiste pragmatique tel que moi a pour toute chose. Je prends un peu plus confiance entre notre entreprise. La moyenne d'âge de celles et ceux qui ont fait le déplacement me semble un peu plus élevée que je ne l'aurai d'abord envisagé, mais peut-être les seniors sont-ils plus disponibles.

Premier sondage et premiers articles : la presse locale a déjà fixé, et faussé, les règles du jeu : cela se jouera forcément et uniquement entre le maire sortant et le candidat de l'extrême – les autres listes sont médiatiquement asphyxiées, renvoyées arbitrairement à un rôle de témoin du choc des titans. Après les railleries dont je parlais plus haut, viennent les premières tentatives de désinformation, ragots et rumeurs distillées par certains adversaires : le côté sale de la campagne. Des gens proches de moi m'assènent certains mensonges qui rôdent en ville comme s'il s'agissait de

vérités premières : des bruits d'arrangements, de marchandages secrets, de futures trahisons, étayées par les dires de gens forcément « très bien informés ». Pour en avoir le cœur net, je converse avec ma tête de liste (toujours conseillère municipale) où je lui expose tout ce que j'ai pu entendre : nous avons une discussion très franche pendant laquelle elle m'expose l'historique de ses rapports avec certains intervenants de la campagne et détruit une par une les contre-vérités dont on m'a fait part. Je suis satisfait par ses explications et retourne au front.

Nous n'avons pas les moyens déployés par les listes partisans, nous faisons tout nous-même, comme une PME familiale. Tous ceux qui en ont le temps et les moyens physiques font du « boîtage », la distribution de nos documents de campagne dans les boîtes aux lettres. Je ne suis pas très « contact » donc j'évite les sessions de serrage de mains, je me rattrape sur mon terrain de prédilection : Internet.

Je commence à y essayer des attaques personnelles : quoique j'écrive, certains (souvent les mêmes) essayent de me pousser dans les cordes, quand cela ne part pas directement dans l'insulte. Visiblement les trolls, les hooligans du net, se régalaient en période électorale, leurs victimes potentielles sont nombreuses, et tous ceux qui sont impliqués dans la campagne sont limités en terme de répartition : on ne gère pas un troll pendant un débat politique sur un réseau social comme on le gérerait sur un forum de jeux vidéos : il faut être plus subtil, arrondir les angles, faire preuve de retenue là encore.

La chaîne de télévision locale organise un débat entre les 5 têtes de liste déclarées : le maire sortant cumule les bévues. Les autres candidats le surpassent : le candidat de l'extrême est un bon rhéteur, notre candidate fait une plutôt belle prestation, les candidats de gauche ont de bonnes idées. L'élection semble ouverte à tous.

Arrive le dépôt des listes, mauvaise surprise, au lieu de 5 listes, 9 se présentent. L'effet de dispersion est maximal à gauche avec 5 listes concurrentes, la droite ne bouge pas. Nous voyons émerger une autre liste centriste sans étiquette, sortie de nulle part, nous soupçonnons une manœuvre destinée à nous faire perdre de la masse, la campagne rend paranoïaque. Nous savons que certains candidats sont prêts à tout pour gagner des voix, et surtout pour nous en faire perdre.



Le temps s'accélère, nous voyons l'épreuve du vote approcher à une vitesse effarante.

Premier tour : L'extrême arrive en tête, suivie du maire sortant, puis du candidat de gauche républicaine, nous sommes quatrièmes. Notre score ne nous permet pas de nous maintenir au second tour, de très peu, les points manquants sont tombés dans l'escarcelle de l'autre liste de centre sans étiquette : pour certains d'entre nous cela confirme l'hypothèse d'une manœuvre à notre rencontre. Le candidat de gauche républicaine se désiste pour faire barrage au vote extrême : le maire sortant, exagérément sûr de son fait « n'a pas besoin de lui pour gagner », dit-il.

J'ai pris une claque magistrale : j'étais assesseur dans un bureau de vote durant ce premier tour, j'ai vu le long défilé des votants, que j'ai trouvé majoritairement âgés voire très âgés : toute la journée j'ai pensé « mais où sont les jeunes ? » Puis le dépouillement et la longue litanie des bulletins, le score de l'extrême qui grimpe, l'incrédulité, la stupeur, les exclamations étouffées de certains devant les décomptes puis les résultats.

Entre les deux tours, je me terre. Je pensais avoir gardé une certaine distance intellectuelle vis à vis du processus auquel j'ai pris part, et je m'aperçois qu'en réalité j'en ai pris le résultat comme un coup de poing dans le ventre, comme un échec personnel. L'incompréhension me taraude : comment peut-on avoir voté pour la liste extrême, dépourvue de programme solide, appuyant son discours sur la peur de la « kébabisation » du centre-ville ? Comment peut-on avoir voté pour un maire sortant affublé d'un bilan catastrophique, sans autre réel projet pour l'avenir de la ville que quelques promesses creuses et l'assurance que la continuité du potentat sera surtout celle de ses affaires, dans la plus totale opacité et une non-considération assumée de l'intérêt général ?

Les électeurs ont-ils fait leur boulot de citoyen, ont-ils vraiment lu les programmes des uns et des autres, soupesé la qualité de chaque proposition ? Il y avait des choses intéressantes, elles étaient quasiment toutes sur les programmes des listes qui ne seront pas au second tour ! Comment ont-ils pu retenir les deux pires options ? Nous avons fait du bon travail. Nous avons un bon programme, pas un programme flamboyant, la ville n'en a pas les moyens, non, un programme de « bonne mère de famille », frappé au coin du bon sens. Comment cela a-t-il pu échapper aux votants

? « Vote utile » et « Vote sanction », deux concepts toxiques qui en dévoyant le processus électoral, permettent les pires manipulations d'opinions. Le candidat de la gauche républicaine a été handicapé par le « vote sanction » concernant la politique de son parti en place au gouvernement. Les petites listes ont été victimes du « vote utile » qui avantage les listes dont l'électeur s' imagine, ou dont il a été convaincu par certains, qu'elles seront au second tour.

Dans les deux cas, les programmes des listes victimes ne sont même pas envisagés ou évalués : ils sont ignorés, niés, à priori, par un fourvoiement de l'électeur qui perd de vue la finalité du vote : attribuer un mandat à la personne, à l'équipe, la plus à même de l'assumer, point barre.

Et toute cette abstention : cela me dépasse. Je suis sûrement partial, mais j'y ai cru, vraiment. Et pour qui voter au second tour ? La peste ou le choléra ? Je ne peux pas me résoudre à voter pour l'un ou pour l'autre. Les uns me parlent de « front républicain » : pour que cela profite au maire sortant, dont je scrute les erreurs et les fautes depuis un an, qui est pour moi responsable de l'état calamiteux de la ville et de ses finances, sans moi !

De toute façon le « front républicain » est passé du statut de réflexe salvateur démocratique à celui d'outil au service des stratèges de campagne qui l'ont depuis longtemps intégré dans leurs calculs et leurs prévisionnels.

Les autres me disent que l'extrême sera l'occasion rêvée de faire le ménage à la mairie.

Ce dimanche-là, je vais voter avec une feuille blanche dans la poche de ma veste, c'est tout ce que les deux derniers candidats en lice obtiendront de ma part.

Le maire sortant est réélu de justesse face à l'extrême, comme il l'avait prévu depuis le départ, je suppose ; comme la presse locale nous l'avait vendu depuis le début en tout cas. Finalement, faute d'être une force de proposition ou de gestion pragmatique, l'extrême sert surtout aux manœuvriers électoraux des autres camps, de levier, de passe-droit pour obtenir des mandats qui autrement leur échapperait, ou dont la prise serait plus difficile.

La schizophrénie me guette : je suis mal, je prends 8 kilos en 3 semaines, mon corps somatise « mon » échec et malgré tout, parfois, les gens que je croise dans la rue, ceux qui ont suivi l'élection, me félicitent parce que nous

avons fait un bon score, pour une liste sans étiquette : un douloureux succès, en somme.

C'est reparti pour 5 ans, les questions les plus litigieuses, les moins populaires, sont expédiées dans l'urgence en début de mandature, C'est un tactique rodée : la municipalité compte sur l'oubli salutaire de l'électeur d'ici les prochaines élections municipales, 5 ans c'est long, très long.

Dans 5 ans, juste avant les prochaines élections, elle fera repeindre les bordures des trottoirs et replanter des fleurs fraîches dans les parterres municipaux, l'électeur tombera dans le panneau : simple et efficace.

Les belles promesses électorales sont parties à la poubelle, comme à chaque fois.

Moins de 3 mois après le second tour, la mairie a recommencé ses petites affaires comme si de rien était : les grandes surfaces dont elle avait promis le gel obtiennent des permis d'extension, voire même des permis pour de nouveaux projets . L'école des beaux-arts, dont il n'avait pas été question pendant la campagne, est menacée de fermeture.

Au final il y avait deux listes extrêmes à droite dans cette élection : celle ouvertement, presque honnêtement, étiquetée en tant que telle et l'autre sournoisement camouflée sous une apparente bonhomie de notable de province. Circulez braves gens, on ne vous demandera plus votre avis concernant votre ville pendant 5 ans. Mais peut-être, qui sait, à ce moment-là d'autres simples citoyens iront croiser le fer électoral avec les redoutables professionnels de la profession, et pourquoi pas gagneront la ville pour la rendre à ses citoyens.